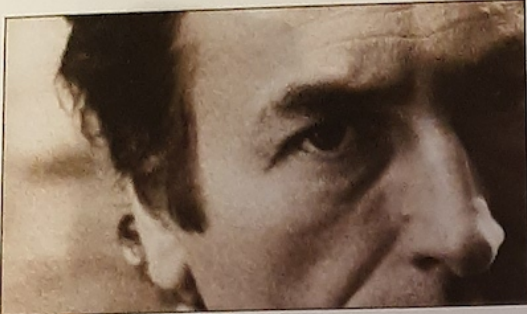


Profils perdus d'Antoine Vitez

Jean-Pierre Léonardini
Éditions Le clos jouve, 2019, 17 €



Trente ans après

Dans les dernières lignes de son dernier roman, (*Encre Sympathique*) Patrick Modiano écrit : « On n'oublie jamais les passagers de ces cars d'été et d'hiver que l'on prenait en d'autres temps. Et si l'on croyait les avoir oubliés, il suffisait de se retrouver un jour avec eux, côte à côte, et d'observer leur visage de profil, pour se les rappeler. » Dans le dénuement lumineux du dénouement, ces deux phrases jouent un rôle décisif; elles ont, aussi, rencontré la reparation, réparation bien venue trente ans plus tard, de *Profils perdus d'Antoine Vitez*.

L'ouvrage, modeste en volume, avait paru aux Editions Messidor, dans la collection *Libres propos*.

Cette liberté de propos, et de ton, on ne peut s'étonner de la trouver, trente ans plus tard, dans un état de fraîcheur que seul peut expliquer l'immense tenue d'Antoine Vitez et la grande acuité du regard, bienveillant et sans concession, que porte sur lui Jean-Pierre Léonardini.

L'auteur du récent et savoureux *Qu'ils crèvent les critiques !* (Les solitaires intempestifs) a eu raison d'accepter la reprise de cette traduction à chaud de ses souvenirs. Antoine Vitez venait de mourir (30 avril 1990). Il fut une figure majeure du théâtre du XX^e siècle. Il peut sans conteste en avoir le « statut de commandeur » durant sa vie, et après sa mort. L'évocation est aussi l'occasion d'une réflexion puissante et étayée sur le XX^e siècle et le communisme.

Ce qui fait le prix incontestable du texte de Jean-Pierre Léonardini est dû à la connaissance fine et intime qu'il a d'Antoine et de ses nombreuses, proliférantes mises en scène. Quelle complicité entre le critique et le metteur en scène ! Quelle amitié entre ces deux hommes, Montaigne et La Boétie du théâtre du XX^e siècle !

Mais de la part de « Léo », écrivant sur son ami et sur son œuvre juste après sa disparition, pas la moindre « concession », pas le moindre monument. Un simple hommage à l'œuvre, et à l'homme, à ses audaces sans paillettes, aux tentatives de celui qui fit « théâtre de tout », par exemple du roman d'Aragon *Les Cloches de Bâle* en 1975. Celui qui devint, après des temps difficiles, secrétaire d'Aragon (« Aragon, Ritsos. Les deux font le père » p. 35), ne peut que retenir l'intérêt des lectrices et lecteurs de *Faites entrer l'infini*.

Jean-Pierre Léonardini sait à merveille évoquer leurs relations.

L'auteur de *Théâtre-roman* a bouleversé entre autres notre lecture d'*Andromaque* et de *Phèdre*. Il a permis à Vitez de devenir ce qu'il fut, mais l'apport d'Antoine à Louis fut sans doute majeur... Car Vitez fut très proche d'Aragon.

Scène du spectacle *Catherine*
tiré par Antoine Vitez
du roman *Les Cloches de Bâle*.



Et d'Elsa il disait : « *De loin les gens n'aimaient pas Elsa. De près ils l'aimaient.* » (Émile Copfermann, *Conversations avec Antoine Vitez*, P.O.L., p. 170.)

Antoine a connu les deux Aragon : « *L'Aragon du temps d'Elsa. Et l'Aragon du temps d'après.* » (*ibid*). Aucun doute : l'échange entre ces deux créateurs de génération différente a été déterminante, et Vitez a, dans le spectacle vivant, accompli l'œuvre que l'auteur de *Théâtre-Roman* n'a que rêvée, magistralement, en littérature, en poésie. Si Aragon a pu bouleverser la « lecture » de *Phèdre* en déclarant « *Phèdre a vingt ans* », il n'en reste pas moins qu'Antoine a mis en scène Nadia Strancar. Il a écrit de SA *Phèdre*, qu'il tient d'Aragon : « *Soudain Phèdre s'agenouille à terre, inconvenante, les cuisses écartées, inélégante, belle, elle ouvre les yeux et la bouche, Soleil, je te viens voir pour la dernière fois.* » (*Phèdre, pour Aragon*, 19/3/73.)

Jean-Pierre Léonardini rappelle cette influence d'Antoine comme en passant, superbement : « *il y a Aragon au grand chapeau, il ne rate pas une première.* »

Puisque la lecture-relecture de *Profil perdus d'Antoine Vitez* nous est cette année proposée, jetons-nous dans le vif. Au cœur de ces vies d'une intense richesse, l'art théâtral est trop éphémère pour que nous puissions le laisser filer quand un instant il est arrêté dans la grâce de l'écriture.

Vincent Taconet